



HAL
open science

De la nymphe au complexe de la nymphette

Mareike Wolf-Fédida

► **To cite this version:**

Mareike Wolf-Fédida. De la nymphe au complexe de la nymphette. *Adolescence*, 2008, 2 (64), pp.323-337. 10.3917/ado.064.0323 . hal-01449592

HAL Id: hal-01449592

<https://hal.science/hal-01449592>

Submitted on 30 Jan 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

DE LA NYMPHE AU COMPLEXE DE LA NYMPHETTE

Mareike Wolf-Fédida

La référence à la nymphette apporte un éclairage important sur la « jeunesse » du complexe d'Œdipe. Cette théorie a pris forme au fil de nos discussions, avant de s'installer comme une évidence dans la pensée de Pierre Fédida. J'essaierai de reconstituer nos débats avec le recul de quelques années. Il s'agissait de conversations de la vie courante, portant sur nos préoccupations intellectuelles respectives.

Tout d'abord, je voudrais remercier Maurice Corcos et Philippe Gutton de m'avoir sollicitée au sujet du commentaire de Pierre sur *Lolita*. Ce travail peut en effet rester énigmatique et il demande quelques explications. Pierre dit lui-même qu'il pensait présenter cette contribution dans un autre colloque. Mais, en fait, il reprend des idées qu'on lui connaît depuis longtemps. D'ailleurs M. Corcos fait lui-même le rapprochement au début avec « Le cannibale mélancolique » (Fédida, 1972) et *L'absence* (Fédida, 1978). Des textes anciens en rapport avec la perte et l'angoisse de la séparation.

LE POINT DE DÉPART, L'IDÉE INITIALE

Une lecture attentive aux mots (d'où l'insistance sur la traduction) de *Lolita* de Nabokov vient étayer l'idée, déjà présente chez Freud, du rôle particulier de la *jeune fille*. Il faudra faire attention à l'ambiguïté en français : *Fille=Tochter* et *Mädchen*, c'est-à-dire la fille d'un parent (*Tochter*) ou la jeune fille en général (*Mädchen*). S'il y a une confusion possible avec le sens, sa propre fille (*Tochter*), il vaudra mieux préciser *la petite fille* ou *la jeune fille*. Chez Freud, il est question de la jeune fille dans la psychologie masculine (l'index dans les *Gesammelte Werke*, œuvres complètes de Freud¹, répertorie des références sur *Mädchen*, jeune fille, sur deux pages !), également chez J. Lacan (notamment dans « La signification du phallus » Lacan, 1958). Ce rôle, Pierre le reprend sous une autre forme : la version animée dans « La tresse » (1999) et la version inanimée dans « La relique et le travail du deuil » (1970). Mais hors ces textes antérieurs, l'élaboration se fixe sur les restes, les traces, les empreintes comme témoignages silencieux de vie. L'idée nouvelle, c'est de considérer un état passager au lieu de la vie en entier tout en ayant le caractère de trace. Il s'agit de faire apparaître un état passager (qui ne se fixe pas comme pour la pré-adolescence ou l'adolescence) se situant entre la féminité (ce qui n'est pas forcément la femme) et l'infantile (qui n'est pas nécessairement l'enfant). L'intrigue de *Lolita* arrive donc à point pour nommer cette affaire : c'est une histoire de « nymphette ».

Une autre lecture a passionné Pierre tout autant : *L'enfant éternel* de Philippe Forest². Ces deux ouvrages, il les a littéralement épluchés. Le dernier a précédé la lecture de *Lolita*. Or dans le premier il s'agit d'un père qui voit sa fille mourir et qui la rend vivante à travers ce roman. Alors que dans le second, il s'agit d'un homme qui se rapproche d'une toute jeune fille en devenant son beau-père. La mort de la mère de la fille porte à son comble son imagination, mais c'est aussi le début de grands

¹ Freud S., *Gesamtregister. Gesammelte Werke chronologisch geordnet*. S. Fischer: Frankfurt am Main, 1968, pp. 342-344.

² Forest Ph. (1997). *L'enfant éternel*. Paris : Gallimard.

embarras. Elle devrait être à lui alors qu'il ne cesse de voir la fille s'éloigner. Dans l'un « l'enfant qui meurt est éternel »³, dans l'autre la fille a également disparu, puisqu'elle est devenue « mère ».

Penser en termes antinomiques est, me semble-t-il, une caractéristique chez Pierre (Wolf-Fédida, 2007). Il n'est donc passurprenant que l'histoire de la nymphette, venant comme un complément au complexe d'Œdipe, fasse allusion à la mort. Car il n'y a pas de complexe d'Œdipe sans complexe de castration. Ce dernier génère l'angoisse de la mort – la mort étant la séparation et la perte la plus brutale.

En 2001/2002, je venais de prendre mes fonctions en tant que professeur des universités et mon séminaire de recherche était sur le « vieillissement »⁴. L'intitulé du dernier séminaire de Pierre était « Humain/Déshumain. L'oubli, l'effacement des traces, l'éradication subjective, la disparition »⁵. Ces titres peuvent donner une impression lugubre. Alors qu'il faut savoir que les intitulés de séminaires de recherche changent chaque année sur l'initiative du directeur de recherche et selon la logique de sa recherche. En ce qui me concerne, je pense que le terme « vieillissement » est une traduction malheureuse des termes anglais et allemand *Aging* et *Altern*. Ceux-ci indiquent un processus et donnent une idée du devenir et du projet. Alors que cette connotation est complètement absente dans la langue française. C'est la raison pour laquelle j'ai dû préciser que le vieillissement est à entendre dans le sens « des âges de la vie ». Tout âge implique des transformations ou des crises telles qu'on l'entend pour l'adolescence. Pierre et moi, nous étions partis dans nos discussions sur la crise d'adolescence dans le vieillissement (les couples qui se séparent à la retraite ou divorcent à quatre-vingts ans ; la crise comme moyen autothérapeutique ; comme revitalisation, etc.). Mais nous n'avions pas la même idée de la structure de la chose – ce qui a animé de longues discussions entre nous.

M'intéressant donc à l'altération de la vie psychique dans des affections neurologiques, immunologiques et organiques en les étudiant dans le sens du « vieillissement » – terme si inadéquat que l'année suivante j'ai parlé de « maturation » en l'opposant à la « régression », je cernais davantage les processus psychiques. Car il est un fait que l'homme ne se voit pas vieillir tout comme l'enfant ne se voit pas « petit ». Quant à Pierre, il avait repris la dépression (Fédida, 2001a) et « l'informe » (Fédida, 2000) et il s'est intéressé à la psychopathologie plutôt sous forme de « restes » du psychique ou de « survivance ». Il a considéré davantage le psychique comme phénomène, renouant avec ses références phénoménologiques. Le féminin et le masculin en sont également les traits (Fédida, 1973), à considérer à la fois comme « reste », dans le sens de ce qui résiste au complexe d'Œdipe, et comme une force animant les rapports humains. Pierre a notamment intitulé son dernier livre (inédit) *Entre hommes et femmes*.

Il me taquinait parce que je travaillais sur le « vieillissement », alors qu'on a plutôt tendance à le fuir, et nous nous sommes obligés à définir ce que nous entendions au juste par ce terme. Je venais de faire paraître un ouvrage auquel S. Lebovici avait collaboré avec son dernier texte dont le titre était justement « Le vieillissement »

³ *Ibid.*, p. 383.

⁴ Séminaire : Psychanalyse et vieillissement, « Troubles neurologiques, génétiques et conflits psychiques en comparaison avec des modèles de la psychose ».

⁵ Publié dans Fédida, André *et al.*, 2007.

(Eustache, Wolf, 2002). Ce texte est assez dur et il nous a fait réfléchir. La question que nous nous posons porte sur ce qui irait à l'encontre du vieillissement. Puisque celui-ci est inéluctable, il est plus intéressant de s'interroger sur la lutte que l'on mène pour l'écartier.

Nous pensons que le vieillissement se traduit par des forces dépressives. Celles-ci seraient mises en suspens par l'animation psychique (sous forme modérée, par exemple, l'intrigue dans la famille ou sur le lieu du travail ou alors, sous forme excessive, dans l'expression psychopathologique, épuisante pour les autres mais qui conserve son auteur). Cette animation du psychique est garantie par le complexe d'Œdipe. J'avais notamment observé dans ma recherche que les malades d'Alzheimer présentent des réactions très lisibles au niveau du complexe d'Œdipe comme chez les enfants. D'où notre discussion pour savoir si le complexe d'Œdipe auquel incombe le rôle de structurer la vie psychique est altérable par le vieillissement. Et s'il y avait une altération dans quel sens fallait-il la définir ? Car les relations humaines peuvent ne pas évoluer ou également se gâter. Bien sûr, nous pensons au cas où une patiente âgée de soixante-dix ans se plaignait toujours de sa mère bientôt centenaire comme si elle ne voulait pas se rendre à l'évidence que celle-ci était réduite au fauteuil roulant et qu'elle pouvait suivre le même sort encore plus tôt que sa mère. Le transfert resterait-il toujours le même inaltérablement ? Les plaintes et les revendications ne mûrissent-elles jamais ? Et puis, qu'en est-il de la sagesse soi-disant acquise avec l'âge ?

Il faut convenir qu'il est curieux d'envisager qu'il n'y aurait aucune maturation ou altération de la structure psychique malgré le corps vieillissant. À moins que ce ne soit pour démentir ce vieillissement que la même structure est entretenue au point que ce qui semble avoir été interchangeable est déjà affecté par la régression. Pour reprendre l'exemple de *Lolita* : au moment où Humbert devrait changer, et alors qu'il cherche une chambre en attendant un nouveau poste, il croise le regard de la jeune fille et régresse à la perception infantile de son premier amour. S'il épousa la mère de la jeune fille, c'est pour satisfaire extérieurement la situation. Mais son état affectif ne présente aucune maturité pour ce mariage. La femme mature le dégoûte.

Les travaux sur l'enfance ou l'adolescence montrent bien quel individu se positionne différemment dans le complexe d'Œdipe selon l'âge de sa vie. Ce n'est pas le complexe d'Œdipe en soi qui change, mais quelque chose de l'ordre de l'investissement. Par exemple, le petit Hans qui veut épouser sa mère et prévoir une petite pièce pour son père dans sa grande maison n'aura plus les mêmes objectifs plus tard – ou alors ce serait inquiétant. En tant qu'adolescent « normal », il « enverrait promener » sa mère et son père tout en restant très susceptible à l'égard de la moindre inattention. Pourquoi ne pas considérer un changement pour la personne vieillissante ? Et tant qu'on y est, pourquoi ne pas examiner ce changement selon le versant féminin ou masculin selon les âges de la vie ? Puisque le garçon et la fille ne se comportent pas de la même manière dans le complexe d'Œdipe, alors on peut imaginer que l'homme et la femme voyant vieillir et en étant donc confrontés au complexe de castration à leur insu, trouveraient leurs propres façons à elle ou à lui pour rééquilibrer la vie psychique.

Pierre s'est intéressé au phénomène de la reviviscence de la vie psychique dans le complexe d'Œdipe. En quelque sorte, l'aspect du rajeunissement au lieu du vieillissement. Dans cette optique, il devient plus clair que le complexe d'Œdipe sert à tenir l'affectivité éveillée. C'est à ce propos que Pierre avance donc le profil de la nymphe. En laissant libre cours aux associations, il passe en revue certains cas cliniques. Bien évidemment, j'ai voulu tenter de comprendre cette histoire de

nymphes, redoutant qu'elle ne soit accessible qu'à la perception masculine. Mais avec un peu « d'entraînement », je parvenais également à distinguer dans notre entourage des individus pouvant être qualifiés de « nymphettes ». Toutefois, il faudra faire attention, car dans le passage de « nymphe » à « nymphette » se traduit, pour ainsi dire, la perspective diagnostique. Je l'expliquerai plus loin.

La « nymphette » devenait, grâce au texte de *Lolita*, quasiment « empirique ». Dans l'optique d'une catégorie nosographique, il devenait possible d'élaborer une théorie (la nosologie) : comment devient-on nymphette ? Est-ce un symptôme et à quoi cela sert-il ? Existe-t-il un remède et est-il utile d'y remédier ?

Ce développement est intéressant parce qu'il contribue à la distinction des sexes selon leur fonctionnement psychique en reprenant « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes » de Freud (1925). Mais aussi, cette réflexion montre que le transfert et le contre-transfert ne travaillent pas l'inconscient de la même manière selon les sexes.

Le complexe d'Œdipe génère le transfert. Or si on réfléchit en termes de complexe de la nymphette (je le construirai plus loin), il est bien évident que l'équivalent n'existe pas de cette manière chez la femme. L'analogie est difficile. L'idéalisation du masculin dans le garçon prépubère n'est pas aussi évocatrice pour la femme qui mûrit que l'image de la jeune fille chez l'homme d'un certain âge. En revanche, l'homme pédophile qui s'intéresse au garçon, choisira ce dernier de préférence avant la puberté. Les pédophiles ont souvent horreur des premières apparitions de la maturation sexuelle. Alors que cela ne gêne nullement pour *Lolita*, bien au contraire. Elle est à « l'aube » de la maturité sexuelle – ce qui la rend intéressante. L'analogie est donc difficile, il s'agit dans d'autres cas de figure d'un mouvement psychique différent ou de temporalités différentes. Dans l'histoire de la nymphette se dégage à la fois la régression, l'idéalisation et un sentiment de puissance, de vitalité. Il peut paraître surprenant qu'une petite créature puisse mettre en œuvre tout cela.

Sur la cheminée de la chambre trône le livre de Claude Monet, *Nymphéas*⁶. Pierre l'a installé en décorant la chambre il y a longtemps, peut-être en 1988, date de la parution de l'ouvrage. Monet, en vieillissant, s'était retiré du monde parisien pour peindre. En le comparant aux peintres proches contemporains, on remarque : « Ces travaux pourraient même inclure des compositions telles que celles de Renoir ou de Cézanne, des scènes de baigneuses dans des paysages d'Arcadie imaginaires (le mot « nymphéa » vient de « nymphe »). Le fait que Monet ait souhaité se lancer dans la peinture de personnages, ce qu'il n'a pas fait, suggère une signification allégorique des *Nymphéas* »⁷.

Pourquoi alors consacrer tout son art à reproduire des nénuphars ?

On trouve le témoignage suivant : « Vers 1889, il avait décidé d'abandonner pour ainsi dire le paysage ; il en avait parlé à Renoir et à ses autres amis qui lui avaient fortement conseillé l'étude de la figure : il était venu à Paris chercher un modèle, il trouva et engagea une fille très bien, qui avait consenti à venir demeurer à Giverny ; mais quand il retourna chez lui, sa femme lui dit : « Si un modèle entre ici, je sors de la maison ». C'est pourquoi nous n'avons pas connu Monet, peintre de portraits et de figures »⁸.

⁶ Monet Cl., *Nymphéas*. New-York : Hugh Lauter Ass. Inc., 1988.

⁷ *Ibid.*, p. 12.

⁸ *Ibidem*.

En revanche, on y raconte également que Monet a aperçu l'oeuvre de Morisot, une copie d'une peinture de Boucher, montrant « deux nymphes couchées dans une mer de nuages lumineux. C'était un étonnant précédent des *Nymphéas* »⁹.

En suivant les définitions, la nymphe est une « déesse au rang inférieur » au même titre que la naïade ou l'océanide. Il existe également un sens anatomique, « les petites lèvres de la vulve ». En revanche, la nymphette est « une très jeune fille au physique attrayant. Adolescente aux manières aguicheuses, à l'air faussement candide ». Le passage du divin au vulgaire est intéressant dans ce faux diminutif, par le suffixe « ette ».

Quand on pense à la désignation d'une femme mûre et aguicheuse comme « vamp », « type de femme fatale et irrésistible », celle-ci se décline en un verbe « vampirer », « séduire par des allures de vamp ». Alors que le dictionnaire ne prévoit pas le verbe « nympher ». Le nymphée est la « grotte naturelle ou artificielle où jaillissait une source, une fontaine, sanctuaire consacré aux nymphes »¹⁰. Décidément le rapprochement entre le sacré et le futile se condense chez la jeune fille.

Pourtant nous nous sommes servie de l'expression « nympher » en allusion à « vampirer ». Il aurait fallu dire « nymphetter » ! Il y a deux choses qui sont à retenir : la condensation des contraires (sacré et vulgaire) et le jeune âge. Quand Pierre parle de la nymphe qui devient nymphette, il s'agit d'un renversement dans la temporalité. Car selon le dictionnaire, la nymphette est plus jeune que la nymphe. Puis, c'est également un bouleversement des valeurs : l'innocence sacrée bascule dans le mondain.

Alors que dans l'utilisation que Pierre fait de la « nymphette », c'est un état arrêté qui sort d'un coup chez une jeune fille et qui peut être passager ou perceptible pendant toute sa vie. Le fonctionnement de nymphette peut aussi exister chez une fille de dix ans comme chez une jeune femme de vingt-cinq ans, de cinquante-cinq ans et peut-être davantage. La mode américaine de travestir des jeunes filles qui sont presque des bébés commémannequins montre l'élasticité de la représentation de l'âge de la séduction dans l'autre sens. Un rapprochement avec la nymphomanie n'est pas opportun. Car celle-ci est caractérisée par des femmes volontaires et entreprenantes dans les conquêtes sexuelles. Cela n'est pas le cas chez la nymphette qui joue son immaturité tout en provoquant de manière passive. Elle ne sait pas trop quoi faire de ses conquêtes. En tout cas, il ne faut pas chercher de responsabilité chez elle. Elle serait plutôt dans une relation de dépendance ou de mécénat.

Les jeunes filles peintes par Balthus sont particulièrement évocatrices de la condensation des sens contraires comme mûre/immature, sacré/vulgaire, enfant/adulte. Elles sont présentées comme des jeunes filles au point d'éclosion de la nymphette. Dans un texte intitulé « Autour de Balthus »¹¹, Pierre écrit ceci : « Plans et angles. L'angulaire est un *angle de vue dans le cadre d'une fenêtre*. Il accroît alors le rapport du corps (au paysage : le corps nu ou à moitié dénudé des jeunes filles apparaît irréaliste, dans un temps suspendu – ce qui intensifie la cruauté de la vue. Décalque du corps sur le paysage ou inversement. Corps en décalque parce que ce seraient les tonalités et modalités du paysage (est-ce un paysage ou est-ce un décor ?) qui détiendraient les modalités de l'érotique. Ouverture du rideau de la fenêtre : opéra qui instaure le corps féminin comme un corps objectivé dans un regard invisible. Certes tensions physiques à l'abri de l'expressivité (comme les représentations dans le rêve). Rilke et Jouve : l'âme (ou la quintessence) émane d'un corps fait seulement de

⁹ Ibidem.

¹⁰ Les définitions émanent du *Petit Robert*.

¹¹ Manuscrit. J'ignore s'il a été publié.

la lumière. Physique de l'âme ou de la langue. »

La mise en scène des jeunes filles est alors importante. La peinture qui se joue comme un théâtre.

Il poursuit : « Mais on peut aussi voir en quoi Balthus, par son procédé de décalque de certaines oeuvres du quattrociento (notamment), tente de révéler l'alliance entre nudité et paysage, alliance entre angulaire et lumière. Événement : ce qui a eu lieu ou n'a pas encore lieu reste dans l'ombre. Quelque chose ne se montre pas et est terrifiant. Événement nonnommable. Auteur de l'événement et spectateur ne font qu'un. La peinture de Balthus rend cet événement onirique ou intemporel. Il continue à avoir lieu. Les jeunes filles de Balthus ne sont que des enfants et elles ressemblent à des femmes. Corps violemment mis à nu : projection à l'intérieur de la pièce. Renversement. Apparence de position d'offrande mais anesthésié. La mort est toujours présente sous l'apparence d'une couleur. Peut-on dégager la cruauté de la lumière balthusienne de cette cruauté angulaire de la mort ? »

Voici donc la condensation des contraires : enfant/femme, offrande/anesthésie, nudité/mort... L'image est tellement soignée qu'elle en devient inquiétante :

« Ce qui est terrifiant c'est la désincarnation de la femme par un acte du peintre (impuissance). Le terrifiant maintient en suspense l'acte sexuel sans le manifester comme tel. Et l'inquiétante étrangeté de ce terrifiant réside dans une apparence subvertie et qui ne dit pas son nom. Regarder Balthus comme on écoute un rêve. Comment la pureté de l'apparence (corps, paysage, lumière) peut-elle être ici si proche de la perversion ? La fonction du leurre ou de l'illusion. Prêter attention à l'immobilité tendue. Les corps restent dans l'orbite de la vue : ils n'en sortent pas. C'est peut-être l'exact contraire de la spiritualité de Fra Angelico (l'incarnation) qui accorde la lumière et l'espérance au verbe et exige le mystère. »

Cette inquiétante étrangeté chez la jeune fille à l'éveil du féminin va jusqu'à évoquer la mort qu'il s'agit de maîtriser à travers sa mise en scène. Pour mieux comprendre cela, il faudra revenir en arrière aux travaux de Freud et de J. Lacan sur la figure de la jeune fille. Quand on consulte l'index allemand des oeuvres complètes de Freud¹² il y a de quoi être surpris. Le registre des oeuvres complètes de Freud a été indexé et tous les mots que Freud a employés dans ses textes ont été répertoriés en allemand. Pour les lecteurs allemands, le vocabulaire de la psychanalyse comporte tous les mots que Freud a utilisés. Il s'avère que les références sur la jeune fille (*Mädchen*) couvrent deux pages, alors que le garçon (*Junge* est inexistant !), *Knabe*, n'occupe qu'une page, les références concernant aussi souvent la jeune fille. On peut se demander ce qu'elle a de plus pour être si souvent citée ?

Mais elle est citée pour ce qu'elle a de moins ! Ce serait un autre travail que de commenter toutes les références de Freud à la jeune fille. En résumé, il s'agit de références relatives au complexe de castration et cela à toutes les étapes (phase prégénitale, phase phallique, puberté) et notamment dans le fantasme d'être battu. J'y reviendrai plus bas, avec un autre texte de Pierre, contemporain de *Lolita* et de « Autour de Balthus » et qui l'éclaire bien.

Dans son texte « La signification du phallus », J. Lacan prend également le soin d'explicitier en quatre points en précisant que les faits cliniques « démontrent une relation du sujet au phallus qui s'établit sans égard à la différence anatomique des sexes et qui est de ce fait d'une interprétation spécialement épineuse chez la femme et par rapport à la femme »¹³. Plus tard, il reprendra l'expression de Freud d'une « autre

¹² Freud S., *Gesamtregister*. Op. cit.

¹³ Lacan, 1958, p. 686.

scène »(*ein andere Schauplatz*) « que Freud à propos des rêves désigne comme étant celle de l'inconscient »¹⁴. J. Lacan développera le sujet du désir dans le langage. Ce passage du texte de J. Lacan fait penser à la description de Pierre dans « Autour de Balthus » qui illustre par la mise en scène en peinture cet écart du signifiant au signifié dans lequel se situe le désir.

Dans un autre texte, « L'angle vif », un hommage à W. Granoff, d'abord prononcé sous forme de conférence à l'APF, puis publié, Pierre reprend l'ouvrage de celui-ci, *La pensée et le féminin* (Granoff, 1976) en y développant « la pensée du féminin ». Après un commentaire sur la bisexualité psychique, Pierre dit ceci : « Dans " On bat un enfant ", le fantasme dans sa nature hystérique fait coïncider en un même mouvement le passif et l'actif, sans que l'on puisse pour autant attribuer à l'un le féminin et à l'autre le masculin. L'intérêt de conjointre fantasme et interprétation est précisément celui de rendre possibles dans le langage les opérations de transformation entre passif/actif, féminin/masculin et d'éviter de la sorte les objectivations catégorielles » (Fédida, 2001b).

Je pense que ce passage est très important. Ce fantasme est rattaché chez Freud à l'indexation de la jeune fille. Autrement dit, le complexe de castration est surtout celui de la fille ! Puis, le garçon, l'homme ou le masculin s'y rattachent. (En quelque sorte, ils y reviennent comme l'abuseur se délecte de sa victime tout en l'idéalisant.) Manifestement, la jeune fille est idéalisée dans la psychanalyse parce qu'elle a un rôle particulier à jouer dans la vie psychique de l'être humain. Elle donne la clé de compréhension de « l'énigme de la féminité » explique Pierre. Dans un autre texte « Quelque chose du rapport de la psychanalyse au féminin »¹⁵, Pierre va jusqu'à expliquer, en référence à W. Granoff, que la femme est toujours restée une énigme pour Freud et que c'est ainsi qu'elle exerce son emprise. À y réfléchir, cela revient à dire que tout ce que l'on soutient sur la jeune fille reflète une certaine vérité, mais c'est encore plus parlant pour celui qui l'observe. La nymphette n'intéresse que l'homme disposé à s'enivrer de ses charmes. La nymphette ne « nympherait » (néologisme indispensable) pas dans le vide si elle n'était pas intéressée par l'intrigue et son résultat. Comment le destinataire peut-il se défaire de l'emprise du féminin ? La nymphette est à la fois la solution pour se défaire de cette emprise et un leurre. C'est une situation paradoxale.

Examinons un autre texte, dans « La sexualité femme »¹⁶ (au lieu de dire sexualité féminine), toujours en référence aux publications de W. Granoff, notamment « Quitter Freud »¹⁷, l'omniprésence de la femme est dénoncée.

« Il ne s'agit pas d'accroître une *thématique* en survalorisant la sexualité féminine au service des parti-pris. Il s'agit plutôt d'*amplifier l'image d'une terreur qu'inspire aux hommes la sexualité de la femme*. Cette amplification de l'image n'est pas tant l'amplification de l'*image de la femme* : c'est – comme lorsqu'il s'agit de la " méduse " – la puissance visuelle qu'acquiert la sexualité-femme au point de sidérer la pensée »¹⁸.

¹⁴ *Ibid.*, p. 689.

¹⁵ Un manuscrit, probablement non publié, car les notes n'ont pas été complétées. Vraisemblablement il s'agit d'un texte intermédiaire ayant servi à la fois la conférence et la publication.

¹⁶ Probablement pas publié et servant comme texte intermédiaire à la publication suivante.

¹⁷ Paru dans *L'inactuel*, 1996.

¹⁸ Manuscrit vraisemblablement inédit.

Nous allons retrouver le fil rouge avec un autre texte, cette fois-ci publié, « Le passé d'un vu, la castration instauratrice » (Fédida, 2001c) dont l'intitulé nous remet au cœur de la problématique du clivage. En partant du texte de Freud (1938) « Le clivage du moi dans le processus de défense », Pierre précise pour la fille : « Quant au pénis et à l'énoncé de son manque, la fille – nous dit Freud – est d'emblée plus exigeante avec les mots : elle l'a vu, elle sait qu'elle ne l'a pas, elle le veut. Rien de semblable chez le garçon qui, par un effet d'une arrangeante irrésolution, pactise avec le temps et avec un esprit de phrase qui ménage l'allusion – façon de retarder la *décision*. Car c'est une sorte de courage qu'il est fait appel pour nommer ce qui est. La castration est toute entière dans cette décision de *donner lieu* optique et de pensée à la fente du clivage dans le moi. »

Si l'on considère que la fille est plus courageuse, on est amené à penser que l'éveil de sa féminité va la mettre de nouveau et de manière accrue devant l'évidence de ce qu'elle n'a pas. Si elle arrive à en jouer, c'est comme si elle transformait la béance en signification phallique. Le pouvoir de la séduction qu'elle en tire est mis en analogie avec la théorie sur le phallus qui poussera plus tard.

P. Mendousse, dont les travaux sur l'adolescence remontent à 1910, définit l'âme de l'adolescente en précisant les différentes étapes et changements d'attitude depuis l'entrée dans l'adolescence jusqu'à la majorité (vingt et un ans). Cet ouvrage est une curiosité à mon avis. Je l'ai dernièrement parcouru à la recherche d'une observation allant dans le sens de la nymphette et de la nymphe. P. Mendousse qualifie la puberté comme « L'âge d'indécision », « Les vaines tendresses », « L'esprit romanesque » et « La plasticité mentale » ; et il décrit les particularités des situations affectives selon l'environnement institutionnel, idéologique et intellectuel. Il signale également le caractère emprunté et la fluctuation des sentiments qui sont typiques de cette étape. En cas de persistance, ils constitueront la base de la plupart des maladies mentales à l'âge adulte.

« En attendant, les unes et les autres ne sont encore que des enfants et, comme les enfants, elles ont besoin d'être aimées plutôt que d'aimer. C'est en vain que l'instinct d'imitation, joint au désir de paraître de grandes filles, les pousse à essayer toutes les formes du sentiment : si elles s'émeuvent si facilement, c'est que dans leur personnalité, fonctions et tendances sont dans un devenir incessant ; de l'enfant qui s'en va à la femme qui s'approche, un va-et-vient confus s'établit, avec des arrêts et des accélérations brusques dont elles ne peuvent prendre conscience que sous la forme d'émotions »¹⁹.

P. Mendousse ne parle pas de nymphette, mais en comparant ces descriptions avec *Lolita*, il semblerait que la nymphette résiste à ces fluctuations pour les érotiser trop rapidement. Ou alors elle croise un regard qui établit un « arrêt sur image » au cours d'une de ces fluctuations. Théâtralement pour les uns, elle se placerait comme « l'objet du désir » pour les autres. *La beauté du diable* est un moment culminant après l'apparition de la première menstruation dans l'épanouissement de la jeune femme décrite par M. Francillon et repris par P. Mendousse²⁰. Il s'agit d'un moment précis dans la vie de la femme où il s'agit de se maintenir le plus longtemps possible et de descendre le plus lentement possible.

La comparaison s'impose avec un autre texte contemporain de ces travaux, celui de Freud, « Le clivage du moi dans le processus de défense ». Il montre les différents registres de l'observation. L'histoire de la nymphette s'inscrit dans une

¹⁹ Mendousse, 1910, p. 115.

²⁰ *Ibid.*, p. 275.

observation de l'inconscient vu comme « l'autre scène » déjà évoquée plus haut et elle n'est compréhensible qu'à travers le complexe de castration. Je dirais qu'on peut parler d'un complexe de nymphette qui se rattache fondamentalement au complexe de castration. L'utilité de cette dénomination dans la théorie psychanalytique consiste à démontrer que le désir repose sur le partage du complexe de castration.

Je pense que nous n'avons pas encore suffisamment insisté sur les différentes réécritures du complexe d'Œdipe. Le complexe de la nymphette est aussi une version masculine par rapport à la crise (chômage, milieu de la vie, maladie, vieillissement, etc.). Nous tenons un modèle de réécriture avec les propositions de P.-C. Racamier pour le complexe d'Œdipe dans la psychose. Il a expliqué que la psychose le réinvente en donnant la version de l'abolition de la filiation ou en renversant les rôles des figures parentales (confusion entre la mère et le père).

L'histoire de la nymphette nous invite à concevoir le complexe d'Œdipe de manière plus ouverte et à le préciser davantage. Elle ouvre à la discussion. Elle n'a pas pu être approfondie à cause de la disparition soudaine de Pierre, mais l'idée a été suffisamment élaborée pour être poursuivie sur sa lancée. Si on replace cette discussion dans un cadre plus large, on peut se demander à quoi sert le complexe d'Œdipe. D'un point de vue clinique, il anime la vie psychique. D'un point de vue théorique, c'est un paradigme pour éclairer la métapsychologie et en particulier sous l'aspect du transfert de la structure psychique. La nymphette vue depuis le complexe d'Œdipe est une « version adolescente », qui peut faire irruption à tout âge. De la fille bébé-mannequin jusqu'au point de maturité où la jeune fille attend son chevalier servant, ou le complexe de la nymphette se cristallise ou se « gèle » (expression de Pierre). Mais il peut aussi alimenter tout simplement le jeu fantasmatique dans la vie quotidienne.

Cette version bouscule nécessairement les représentations du temps dans le complexe d'Œdipe. Peu importe si nous parlons en termes de vieillissement ou de rajeunissement. Il n'existe pas de nymphette sans un destinataire. L'un et l'autre transcendent les représentations du temps et le rôle qui incombe à l'être humain selon l'âge de sa vie. Les sentiments évoluent en tournant le dos aux exigences de la société – une révolte qui caractérise l'adolescence.

BIBLIOGRAPHIE

- EUSTACHE F., WOLF M. Éd. (2002). *Trouble neurologique, conflit psychique*. Paris : PUF.
- FÉDIDA P. (1970). La relique et le travail du deuil. *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 2 : 249-254.
- FÉDIDA P. (1972). Le cannibale mélancolique. *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 6 : 123-127.
- FÉDIDA P. (1973). D'une essentielle dissymétrie dans la psychanalyse. *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 7 : 159-166.
- FÉDIDA P. (1978). *L'absence*. Paris : Gallimard.
- FÉDIDA P. (1999). La tresse. In : M. Schaeffer, M. Cournut-Janin, S. Faure-Pragier, F. Guignard (Éds.), *Clés pour le féminin. Femme, mère, amante et fille*. Monographie de la Revue Française de Psychanalyse. Paris : PUF, pp. 135-141.
- FÉDIDA P. (2000). L'informe agissant, la mise en oeuvre de l'informe. In : *L'art médecine. Actes du colloque*. Paris : Réunion des Musées Nationaux.
- FÉDIDA P. (2001a). *Les bienfaits de la dépression*. Paris : Odile Jacob.
- FÉDIDA P. (2001b). L'angle vif. In : *L'inactuel. En lisant Wladimir Granoff*. Paris : Circé.
- FÉDIDA P. (2001c). Le passé d'un vu. La castration instauratrice. *Libres Cahiers pour la Psychanalyse*, 4.
- FÉDIDA P., ANDRÉ J. et al. (2007). *Humain/déshumain. Pierre Fédida, la parole de l'oeuvre*. Paris : PUF, Petite bibliothèque de Psychanalyse.
- FREUD S. (1925). Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes. In : *la vie sexuelle*. Paris : PUF, pp. 123-132.
- FREUD S. (1938). Le clivage du moi dans le processus de défense. In : *Résultats, idées,*

problèmes, II. Paris : PUF, 1998, pp. 283-286.

FREUD S. *Gesamtregister. Gesammelte Werke chronologisch geordnet*. Frankfurt am Main : S. Fischer, 1968.

GRANOFF W. (1976). *La pensée et le féminin*. Paris : Les Éditions de Minuit.

LACAN J. (1958). La signification du phallus. Die Bedeutung des Phallus. In : *Les écrits*. Paris : Seuil, 1966, pp. 685-695.

MENDOUSSE P. (1910). *L'âme de l'adolescente*. Paris : Félix Alcan, 1936.

WOLF-FÉDIDA M. (2007). Faire et défaire. Penser en termes antinomiques. In : P. Fédida, J. André et al., *Humain/déshumain. Pierre Fédida, la parole de l'oeuvre*. Paris : PUF, Petite bibliothèque de Psychanalyse.